Maurice-Descombes, Jean
Charles Francois
Les consolateurs

Les Consolateurs

LES CONSOLATEURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR CHARLES MAURICE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 24 Messidor an 13 (13 Juillet 1805).

Prix, 1 fr.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15.

AN XIII. — 1805.

A PICARD.

Toi, le Colatéral des Maîtres dans ton art,
Souris à mon desir, ingénieux Picard:
Accepte les essais de ma trop faible muse.
En voulant t'imiter sans doute elle s'abuse;
Mais il lui reste au moins l'espoir de l'avenir....
Ton nom seul est pour elle un titre au souvenir.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARAMINTE, jeune veuve du baron de Forlis.	Mlle DELILLE.
Le comte de MONTFORT, son ami.	M. DORSAN.
HECTOR, valet du comte.	M. PICARD j^e.
FINETTE, suivante d'Araminte.	Mlle MOLIÈRE.

La Scène se passe dans l'appartement d'Araminte. On voit un cabinet à la droite des Acteurs, à gauche une table.

LES CONSOLATEURS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMINTE, *assise à une table, et lisant une lettre;*
FINETTE, *debout près d'elle.*

ARAMINTE.

J'AIME à relire encor cette épître touchante,
Monument précieux de sa flamme constante.
Ah! qu'il connaissait bien le chemin de mon cœur!

FINETTE.

Mais il faut cependant calmer votre douleur.
En regrets superflus pourquoi donc vous répandre?
Votre époux est défunt; et je ne puis comprendre
Comment, depuis ce temps, vous y pensez encor.
Allons, madame, allons; un courageux effort.
De ce bien, comme vous, j'ai connu la richesse:
On me nomma huit mois madame Lajeunesse;
Comme vous, de l'hymen j'ai goûté la douceur;
Le ciel n'a pas voulu prolonger mon bonheur.

ARAMINTE.

De l'amour j'ai brisé la douloureuse chaîne:
Ce cruel sentiment m'a causé trop de peine;
Je n'ai plus de parens, et ne tiens plus qu'à toi;
Tes soins de l'amitié m'ont su faire une loi,
Et je sens que pour toi chaque jour elle augmente.
Je te crois mon amie, et non pas ma suivante.

FINETTE.

Tant de bonté m'honore, et pour la mériter
Je ferai tout, madame. Il faudrait m'imiter.
Le ciel en ses décrets a voulu mon veuvage . . . :
Je cherche un autre époux, qui vive davantage.

ARAMINTE.

Eh quoi ! . . . notre serment ? . . .

FINETTE.

Bon dieu ! je l'oubliais !

ARAMINTE.

N'avons-nous pas juré . . . ?

FINETTE.

De n'épouser jamais ?

ARAMINTE.

Eh ! mais, bien plus encore.

FINETTE.

Ah ! mon cœur en frissonne !
(Elle soupire.)
Il m'en souvient trop bien ; et de n'aimer personne !

ARAMINTE.

Ce traité fut l'effet d'un bien long examen.

FINETTE.

Et nous avons juré par le grand dieu . . . d'hymen.

ARAMINTE, *se levant.*

Te repentirais-tu d'un serment aussi sage ?

FINETTE.

Non, je vous en réponds. *(à part.)* Conservons l'avantage,

Et tâchons d'obtenir l'aveu de son amour.

ARAMINTE, *à part.*

Je veux l'embarrasser dans un adroit détour,
Et lui faire trahir ce serment la première.
(Haut.)
Je croyais que d'Hector le ton et la manière...

FINETTE, *un peu troublée.*

Hector!... quoi?... ce valet...

ARAMINTE.

Si bon, si vigilant.
Un mari de la sorte est, ma foi, consolant;
Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais... madame s'amuse.
Contre notre serment je n'ai pas une excuse;
Puisque nous l'avons fait, il faudra le tenir.
Mais vous, plutôt, madame, il doit vous souvenir
Qu'Hector sert maintenant un bien aimable maître,
Et plus intéressant qu'il ne veut le paraître.

ARAMINTE.

Le comte de Montfort?

FINETTE.

Si tendre, si galant.
Un époux comme lui serait bien consolant.

ARAMINTE.

Oui, je dois l'avouer, il m'est fort agréable;
Mais, hélas mon époux était bien plus aimable.
Le baron l'estimait, tous deux furent amis;
C'est ainsi que chez moi le comte fut admis.

Je n'ai qu'à m'en louer, et je le considère :
Ma douleur aujourd'hui me le rend nécessaire;
Je dois à ses bontés des instans de bonheur;
Il fut de tous mes maux le seul consolateur,
Et mon estime seule en est la récompense.

FINETTE, *à part.*

J'interprète fort bien cet air d'indifférence.
(Haut.)
La gageure tient donc, et je puis y compter?

ARAMINTE.

Ce serait m'offenser que d'oser en douter.

FINETTE.

Prenez-y garde, au moins; je lirai dans votre ame.
Si je puis la gagner, vous la paierez, madame.

ARAMINTE.

Voulez-vous m'obliger?

FINETTE.

Je dois vous obéir,
Madame; que faut-il?

ARAMINTE.

Ne plus m'entretenir
Du comte de Montfort.

FINETTE.

Cependant, sa présence...

ARAMINTE.

M'intéresse, vraiment, cent fois moins qu'on ne pense..;
Il va bientôt venir... Je suis d'un négligé
Qui peint bien l'apathie où mon cœur est plongé.

Je ne puis, décemment, paraître de la sorte.
Pour tout autre que lui fais défendre ma porte.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

FINETTE *seule.*

Honteuse d'un serment difficile à tenir,
Sur sa douce folie elle veut s'étourdir;
L'amour-propre retient un aveu salutaire.
Quoique de ses secrets je sois dépositaire,
A mes yeux cette fois elle craint de rougir.
De sa discrétion je prétends la punir.
Puisqu'elle attend de moi l'exemple du parjure,
Battons-la de son arme, et gagnons la gageure.
En cachant mon amour sous d'apparens dédains,
Je servirai le comte en ses galans desseins.
A tort, depuis long-temps, sottement je refuse;
Il n'est que ce moyen. Inventons quelque ruse...

SCÈNE III.

FINETTE, HECTOR.

HECTOR.

Sur l'aile de l'amour, le trop heureux Hector
Vient voir son Andromaque...

FINETTE.

Et l'ennuyer encor.

HECTOR.

Quoi! toujours des rigueurs!.. En moderne Lucrèce
Prétendrais-tu changer la veuve Lajeunesse?
Il doit t'en souvenir, quand vivait le défunt,
Jamais auprès de toi je ne fus importun;

A la tendre amitié je fus toujours fidèle;
Finette-Lajeunesse était cent fois moins belle.
J'ai toujours partagé, jusqu'au dernier moment,
Entre elle et son époux, mes tendres sentimens;
J'ai, non loin de Toulon, adoucissant sa peine,
Du destin, avec lui, long-temps porté la chaîne.
Il n'est plus; et je puis, pour calmer ta douleur,
T'offrir à plus d'un titre et ma main et mon cœur.

FINETTE, *pleurant.*

A ce triste récit je sens mon cœur se fendre!...
Il était si bien fait, si vertueux, si tendre!

HECTOR, *à part.*

Et si sot, quand j'y pense. *(Haut.)* Il n'était pas savant.

FINETTE.

Cela n'empêchait pas qu'il m'écrivît souvent.

HECTOR.

J'ai cru que le défunt ne savait pas écrire,
Et pour lui, mille fois, il m'a prié de lire.

FINETTE.

En formant, il est vrai, son éducation,
Sa mère avait omis ce point d'instruction;
Mais, pour y suppléer, par quelle heureuse adresse
Il savait exprimer ses feux et sa tendresse!
Sur des mains de papier, dans ses fréquens envois,
Il traçait galamment des amoureuses croix;
Et c'est ainsi qu'il sut, dans son tendre ménage,
Enrichir l'art d'aimer de ce nouveau langage.

HECTOR.

Comment donc! ce moyen était fort éloquent,
Et pour preuve d'amour je le crois conséquent;

Mais laissons un moment cette jérémiade,
Et parlons, s'il te plaît, d'un sujet moins maussade.
En deux mots, m'aimes-tu?

FINETTE.

Non.

HECTOR.

Non. Bien, c'est fort clair.
Tu n'aimerais donc pas ma tournure, mon air?

FINETTE.

Pourquoi?...

HECTOR.

Bien; cette fois, je t'entends à merveille:
Ton amour pour moi...

FINETTE, *l'interrompant.*

Non.

HECTOR.

Je n'ai donc pas d'oreille?

FINETTE, *malignement.*

Si fait.

HECTOR.

Le tendre aveu tout près de t'échapper,
Tout-à-l'heure, je crois, est venu la frapper.

FINETTE.

Non.

HECTOR.

Mais tu ne veux pas cependant rester veuve?

FINETTE.

Eh mais...

HECTOR.

Et prolonger cette pénible épreuve?

FINETTE.

Non.

HECTOR.

Eh! va-t-en au diable, avec tes *non, si fait,*
Tes *Eh mais*, tes *pourquoi...;* je suis tout stupéfait.
Tu m'aimes sans m'aimer; ton amour, à t'en croire,
Est à-la-fois constant, faux, réel, illusoire;
Le veuvage te plaît, tu veux te marier.
Depuis une heure, ici, je suis à te prier...
Au fait; que veux-tu? parle, éclaircis ce mystère;
Dis-le moi franchement

FINETTE.

Je veux...

HECTOR.

Eh quoi?

FINETTE.

Me taire.

HECTOR.

Ma foi, je n'y suis pas. Adieu, Finette.

FINETTE.

Eh bien,
Vous sortez?

HECTOR.

Il le faut, puisque tu ne dis rien.

FINETTE, *le prenant au collet.*

Butor! double butor! qui ne sais rien comprendre;
Sans que je dise un mot, ne dois-tu pas m'entendre?

Je parle clairement : je t'aime, ... et ... je te hais ;
Je ne puis te souffrir, et pourtant tu me plais...
Tu seras cause enfin que, devenant parjure,
Je trahirai l'honneur, et perdrai la gageure.
(Elle le pousse, et sort.)

SCÈNE IV.

HECTOR, *étonné.*

La haine, ... l'amitié ; ... la gageure, ... l'honneur, ...
Ces manières, ce ton, sur-tout cette rigueur.....
Je ne me trompe point, ... ce n'est pas une feinte.

SCÈNE V.

HECTOR, LE COMTE.

LE COMTE.

Ah ! te voilà ; dis-moi, puis-je voir Araminte ?

HECTOR.

Je l'ignore, monsieur. Jugez de ma douleur ;
Je n'aime que Finette ; eh bien, pour mon malheur,
Devinez ce qu'elle a.

LE COMTE.

Quoi ? .... perdu la parole

HECTOR.

Je ne m'en plaindrais pas.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc ?

HECTOR.

Elle est folle !

LE COMTE.

Folle?... Ah! le plaisant mal! C'est sans doute d'Hector?

HECTOR.

Non, malheureusement. Je ne suis qu'un butor,
Ou, du moins, c'est ainsi que son amour me traite.
Ma foi, décidément, je renonce à Finette;
Il m'en coûte pourtant.

LE COMTE.

Mais sur quoi juges-tu ....?

HECTOR.

Par un seul mot, monsieur, vous serez convaincu.
Non, mais, pourquoi, si fait, je te hais et je t'aime;
Puis un attouchement d'une vigueur extrême;
C'est tout ce qu'elle a dit et tout ce qu'elle a fait.
Croyez-vous à présent son délire parfait?

LE COMTE.

Je ne puis rien comprendre à tout ce bavardage;
De ton aimable objet c'est quelque badinage;
Ou tu n'as pas bien vu.

HECTOR.

Soit; mais j'ai bien senti;
Son geste furieux m'a presque anéanti.

LE COMTE.

Allons, finissons-en, et qu'enfin l'on m'annonce.

HECTOR.

A vous persuader, par ma foi, je renonce.

SCÈNE VI.

LE COMTE *seul.*

Je veux réaliser aujourd'hui mon projet;
Devant elle sur-tout gardons bien le secret.

Ah ! vous me défendez de jamais vous instruire
D'un amour qui, pourtant, vous plaît, j'ose le dire;
Eh bien, je tromperai votre feinte froideur.

SCÈNE VII.

LE COMTE, ARAMINTE.

LE COMTE.

Fidèle à ses devoirs, votre consolateur
Vient, madame, finir d'inutiles alarmes,
Et tarir, s'il se peut, la source de vos larmes.
Nous sentons de l'ennui les mortelles horreurs;
Le deuil que vous portez a passé dans nos cœurs.
D'un aride désert la vaste solitude
Retentit aux accens de notre inquiétude.
De ce profond chagrin il faut vous affranchir;
Votre constant ami prétend y parvenir;
Cet espoir fortuné le conduit et l'anime.
A bien y réussir son droit est légitime,
Puisque dans vos tourmens, pour être de moitié,
A l'amour malheureux il offre l'amitié.

ARAMINTE.

Monsieur, de tant de soins je suis vraiment confuse,
Et de votre bonté je sens trop que j'abuse;
Mais veuillez pardonner à ma juste douleur.
Combien je suis heureuse encor dans mon malheur
De rencontrer un homme, au sein de mes alarmes,
Que n'ont point rebuté mes soupirs et mes larmes!
Avec vous, mon ami, je me trouve si bien,
Qu'après votre amitié, je ne desire rien.

LE COMTE.

Que je dois me louer de cette préférence!
De quelques soins, madame, elle est la récompense.

Sans doute je suis fier de ma félicité;
Mais pour y parvenir ah! qu'il m'en a coûté !....
Défendre en vous aimant qu'on ose vous le dire,
N'est-ce pas abuser d'un trop aimable empire?

ARAMINTE.

Comment?

LE COMTE.

Ignorez-vous, malgré votre rigueur,
Que vous êtes aimable, et que je porte un cœur?

ARAMINTE, *légèrement.*

Toujours galant.

LE COMTE.

Et vrai presqu'autant que sensible.
N'être que votre ami, cet effort est pénible.
Quand on a comme moi connu votre pouvoir,
Le dire est un plaisir; sans même le vouloir,
Votre image à l'esprit sans cesse retracée,
Fait qu'on vous le redit encor par la pensée.

ARAMINTE.

Ce prétendu pouvoir n'est bien certainement
Qu'une preuve de plus de votre attachement;
Il ne m'appartient point, et je n'y saurais croire.

LE COMTE.

Je prétends contre vous défendre votre gloire.
Avec tant de vertus, vous avez donc pensé
Qu'un cœur pût se guérir quand vous l'avez blessé!
Croyez à vos talens, croyez à la constance.
J'ai fait de vous aimer la douce expérience;
Non de ce sentiment dont la froide lenteur,
Sous le nom d'amitié, glace souvent le cœur;
Mais de ce feu divin dont le délire entraîne,
Qui n'offre que plaisirs, même au sein de la peine,

Par qui le temps charmé s'échappe comme un jour...
C'est vous dire en un mot : Vous m'inspiriez l'amour;
Et je vous jure encor.....

ARAMINTE, *troublée.*

Finissons-là de grace.
Parlons de mon époux, ou je quitte la place.

LE COMTE.

Vous conviendrez au moins que la transition
Est pénible pour moi.

ARAMINTE, *à part.*

Quelle position!

LE COMTE, *à part.*

Allons, pour mon projet l'instant est favorable.

ARAMINTE.

Le baron....

LE COMTE.

Votre époux....

ARAMINTE.

Etait bien estimable.

LE COMTE.

Je n'en doutai jamais.

ARAMINTE.

Que je l'aimai!.... Pourtant
De défauts plus qu'un autre il n'était pas exempt.

LE COMTE.

Son amabilité les rendait supportables.

ARAMINTE.

Il aimait peu le monde.

LE COMTE.

Il aimait ses semblables;
Mais leurs travers souvent excitaient son courroux.

ARAMINTE.

Vous conviendrez au moins qu'il était né jaloux.

LE COMTE.

Madame, il pouvait l'être, et je serais de même;
D'ailleurs on n'est jaloux que de l'objet qu'on aime.

ARAMINTE.

Mais vous le défendez, monsieur, avec chaleur!

LE COMTE.

Je pense à ses vertus, et je cède à mon cœur.
Comment ne point aimer cet ami si fidèle,
Dont l'entier dévouement, la tendresse, le zèle,
De votre seul bonheur se sont fait un devoir?
Je le dis franchement, j'ai peine à concevoir
Qu'heureuse par l'amour péndant près d'une année,
Vous redoutiez si fort la même destinée.
Ah! croyez moi, cédez à sa douce rigueur,
Car c'est de l'amour vrai que naquit le bonheur.

ARAMINTE.

Le plaisir qu'il promet, monsieur, n'est qu'un mensonge;
Le reveil est terrible, hélas! après le songe;
Cependant il paraît qu'il fixe votre choix.

LE COMTE.

Plus heureux près d'une autre, en recevant ses lois,
Je veux vous obéir.

ARAMINTE, *étonnée et inquiète.*

J'ignorais cette flamme.....

LE COMTE.

Comment, vous l'ignoriez ?... Ah ! je le crois, madame.

ARAMINTE *cachant son dépit.*

Et ne puis-je, monsieur, connaître cet objet?

LE COMTE.

Mais, non... Pourtant je puis vous donner son portrait:
Elle a quelques talens, ... et vous en avez mille;
Elle plait sans efforts, ... cet art vous est facile;
Son mérite intéresse, ... et le vôtre séduit;
Il montre le bonheur où votre esprit conduit;
Ses yeux fixent l'amour, ... les votres le font naître;
On pense à sa beauté dès qu'on vous voit paraitre; ....
Les attraits dont le sort a voulu la priver
Par les graces sur vous se virent captiver.
L'albâtre de ses dents, qu'à chaque instant j'admire,
Disparaît aussitôt que vous daignez sourire;
Enfin elle serait, avec autant d'appas,
Le chef-d'œuvre des dieux... si vous n'existiez pas.

ARAMINTE, *émue.*

A merveille, monsieur; cette image est galante.

LE COMTE.

Son mérite, du moins, est d'être ressemblante.

ARAMINTE, *inquiète.*

Mais ce n'est pas de moi que vous voulez parler?...

LE COMTE.

Madame, mon devoir est de vous consoler.
Vous m'avez interdit, et dans l'instant encore,
Le plaisir de parler de vous. Oui, je l'adore,
Cet objet dont ici j'ai tracé le portrait.
Malgré qu'il vous ressemble en tout, et trait pour trait, ...
Ce n'est pas vous.

ARAMINTE, *blessée.*

O ciel! c'est combler la mesure!
Vous n'avez pas dessein de me dire une injure?

LE COMTE.

Madame, . . .

ARAMINTE.

Laissez-moi.

LE COMTE.

Grand Dieu! quelle rigueur!
Quoi! de vous offenser aurais-je eu le malheur?

ARAMINTE.

Je n'ai jamais souffert, monsieur, la raillerie.

LE COMTE.

Vous ne le pensez pas.

ARAMINTE.

Laissez-moi, je vous prie;
J'ai besoin d'être seule.

LE COMTE.

Il faut vous obéir;
Mais, de grace, daignez au moins vous souvenir
Que mon profond respect et mon obéissance,
Que mon attachement, et qu'enfin ma constance,
Sont, madame, à l'abri d'un courroux passager
Dont je dois, pour vous plaire, éviter le danger.
Dans un autre moment j'attends plus de justice
De votre esprit trompé qu'embellit un caprice.
Le caprice est un tort qui sied à la beauté;
Son droit vous est acquis, et n'est point contesté:
Vous avez des talens, une grace accomplie,
Et vous êtes, de plus, femme aimable et jolie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ARAMINTE *seule.*

C'est avec ce sang-froid qu'il me quitte, l'ingrat !
Je ne sais qui retient un légitime éclat.
Mais comment expliquer cet excès d'inconstance?
Sur ce fatal amour il garde le silence;
Il feint un sentiment qu'il est loin d'éprouver;
Il fait tout pour me plaire,... et c'est pour me braver !
Quand je crois à ses feux, il m'apprend, le parjure,
Et mon aveugle amour et sa lâche imposture...
Ah ! je sens, malgré moi, que cet ingrat chéri,
Est le seul qui me fasse oublier mon mari.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Ah ! madame, je viens....

ARAMINTE.

Que venez-vous me dire ?

FINETTE.

Le comte de Montfort....

ARAMINTE.

Vraiment, je vous admire !
Venir me déranger, pour me parler de lui !

FINETTE, *surprise.*

Comment donc, je croyais....

ARAMINTE.

Vous croyez aujourd'hui
Sottise sur sottise.

FINETTE, *à part.*

Ah ! quelle différence !

ARAMINTE.

Je vous reconnais bien à cette impertinence,
Vous faites tout, oui, tout ce qui peut m'affliger.

FINETTE.

Je crois n'avoir rien dit qui vous doive outrager.

ARAMINTE.

Je crois, toujours je crois; mais soyez donc certaine
Que je n'y pense pas; que ma plus grande peine
Serait d'en être aimée et de l'aimer aussi;
Que par pure amitié je le reçois ici;
Et qu'enfin ce phénix, cet homme que l'on vante,
Ne touchera jamais mon ame indifférente.

FINETTE.

Eh ! madame, après tout, qui vous parle de lui?

ARAMINTE.

Qui m'en parle? fort bien. Vous verrez aujourd'hui
Que c'est moi. Je vous fais une folle réponse;
C'est son nom qu'en entrant votre bouche prononce,
Et vous me demandez qui m'en parle. Vraiment,
A vous croire, bientôt ce sera mon amant.

FINETTE.

Mais vous êtes, je crois, maîtresse de votre ame;
Sur ce point délicat je ne dis rien, madame.

ARAMINTE.

Non, vous ne dites rien; mais vous parlez toujours,
Et vos regards, pour moi sont autant de discours.

Oh, que je vous connais ! . . . Je sais, mademoiselle,
Très-bien apprécier l'excès de ce faux zèle.
Vous aimez le valet du comte de Montfort,
Votre serment vous pèse, et voyant votre tort,
Vous rejetez sur moi le crime de parjure ;
Vous craignez, je le vois, de perdre la gageure.

FINETTE.

Je n'ai pas seulement regardé ce laquais;
A moins que vous n'aimiez, je n'aimerai jamais.

ARAMINTE.

Eh bien, vous attendrez.

FINETTE.

Eh bien, je puis attendre.

ARAMINTE.

Long-temps, je vous promets, et je veux vous apprendre
A me connaître mieux.

FINETTE, *froidement*.

Oui, madame.

ARAMINTE.

Sortez.

FINETTE.

Oui, madame. (*à part*.) Ah! bon Dieu !

ARAMINTE.

Mais, je pense; restez,
Et donnez-moi mes gants.

FINETTE.

Madame a donc affaire?

ARAMINTE, *distraite.*

Surement.

FINETTE, *présentant les gants.*

Les voici.

ARAMINTE.

Mes gants ! . . . et pourquoi faire?

FINETTE.

Vous me les demandez.

ARAMINTE.

Mais, oui. . . oui, je les veux.

FINETTE, *soupirant.*

Hélas ! . . .

ARAMINTE.

Quel temps fait-il?

FINETTE.

Le temps est nébuleux.

ARAMINTE, *rejetant ses gants.*

Je ne sortirai pas.

FINETTE.

Que fera donc madame?

ARAMINTE.

Tout ce qu'il me plaira. Sachez donc que je blâme
Ce ton, mademoiselle, et cet air familier
Qu'avec moi vous prenez. Je trouve singulier
Que je ne puisse ici risquer une parole
Sans l'entendre traiter de vaine ou de frivole.

Mon dessein ne fut point, en vous prenant chez moi,
D'y recevoir quelqu'un qui m'y donnât la loi.
Je sais ce que je dois à votre intelligence,
A vos soins attentifs, à votre complaisance,
Mais ces droits ne sont rien si vous en abusez,
Et c'est en vain sur eux que vous vous reposez;
Ne l'oubliez jamais : sachez, mademoiselle,
Vous taire plus souvent, et borner votre zèle.
(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

FINETTE *seule.*

J'étais loin de m'attendre à cet emportement.
Il faut borner mon zèle... Eh bien, précisément,
C'est de tout ce qu'on veut ce que je ne puis faire.
Vous croyez par ce ton m'obliger à me taire;
Il ne peut réussir, et je vais de ce pas
Du comte de Montfort terminer l'embarras,
Lui dire sans détour qu'on l'aime, qu'on l'adore;
Et, d'après cet aveu, s'il en doutait encore,
Je saurai lui donner, malgré votre dédain,
La preuve d'un amour que vous cachez en vain.
Des maîtres voilà bien toute l'ingratitude!
Nous faisons tout pour eux, dans notre servitude,
Et, pour prix de nos soins, leur unique desir
Est d'augmenter le joug qui nous doit asservir.
Un pareil procédé me met d'une colère!...
Voyons, pour me venger, ce que je pourrais faire...
Ah! si dans ce moment je pouvais rencontrer
Quelque sot importun!... A le désespérer
Je sens que je prendrais une secrète joie...
Hector vient;... ô, bonheur! C'est le ciel qui l'envoie.

SCÈNE XI.

FINETTE; HECTOR, *entrant en riant.*

FINETTE, *le prenant au collet.*

Ah, coquin! scélérat! tu viens fort à propos
Pour épancher ma bile, et me prêter ton dos.
C'est toi qui sers ce maître objet de nos alarmes;
C'est pour l'amour de toi que j'ai versé des larmes;
Sans toi, sans lui, maraud, et vos feux obstinés,
Nous passerions des jours... que vous empoisonnez.
Ne pouvant t'épouser, il faut que je te batte;
Qu'en des coups redoublés tout mon courroux éclate;
Ton maître connaîtra nos transports furieux,
Et puisqu'il est absent, tu paieras pour tous deux.
(*Elle le bat.*)

HECTOR, *se jetant à genoux.*

Puisque le jeu te plaît, allons, je me résigne;
Je m'abandonne à toi; pince, mords, égratigne;
Achève un malheureux qui ne peut t'attendrir;...
Mais, de grace, du moins, ne le fais pas languir.

FINETTE, *à part.*

Le coquin me fait rire.

HECTOR.

Hen!... que dis-tu, Finette?

FINETTE.

Rien.

HECTOR, *cherchant à se sauver.*

Ah! si je pouvais au moins battre en retraite...?

FINETTE, *l'arrêtant.*

Tu ne m'échapperas pas.

HECTOR.

Comment tu veux encor....

FINETTE.

J'ai déja du regret.

HECTOR.

D'avoir frappé si fort.

FINETTE.

Faisons la paix.

HECTOR.

Eh bien, qu'un baiser soit le gage
Du bonheur que promet notre futur ménage.

FINETTE, *l'arrêtant.*

Oh ! non pas, s'il vous plaît : passe pour un baiser ;
Mais je ne consens pas sitôt à t'épouser.

HECTOR.

Pourquoi ?

FINETTE.

Mais il faudrait qu'Hector eût su me plaire,
Que je l'aimasse un peu, ce point est nécessaire ;
Et, pour te parler vrai sur mon choix, sur mon goût,
Mon très-aimable Hector.... ne me plaît pas du tout.

HECTOR.

J'admire, en vérité, ta galante franchise.
Ne pense pas pourtant que je m'en formalise ;
Je ne crois pas un mot de tout ce que tu dis,
Et je n'en prendrai point le plus léger soucis.

FINETTE.

Eh ! mais, que veux-tu dire ?...

HECTOR.

Ecoute, ma Finette;
Ce nom te sied fort bien, et même il interprète
Ce caractère heureux de pénétration,
De prudence, de ruse et de réflexion,
Que le ciel a voulu te donner en partage;
Mais ne t'en sers donc pas avec moi davantage :
Il me charme, il m'étonne, et ne me trompe pas;
Car je ne crois à rien, sinon à tes appas.
Déja, depuis long-temps, j'ai découvert la mine;
Sans que tu dises rien, bon dieu! je te devine.
Je suis loin d'être fat, vain et présomptueux;
Cependant, après tout, ma chère, on a des yeux!
Je ne suis pas si laid que l'on ne puisse encore
Me regarder en face; et si l'on ne m'adore,
Je vaux bien que l'on m'aime....

FINETTE.

Après.

HECTOR.

Chut! doucement!

FINETTE.

Eh bien, finiras-tu?

HECTOR.

Patience, un moment.
Si tu veux tout savoir, rappelle ton courage.

FINETTE.

Tu veux donc en venir, par tout ce bavardage..?

HECTOR.

A te prouver, Finette, aussi clair que le jour,
Que tu brûles pour moi du plus ardent amour.

FINETTE, *riant.*

Pour toi, brûler d'amour !... Hector, je t'en conjure,
Ne fais pas à mon goût cette mortelle injure.

HECTOR.

Tu t'en défends en vain, je le crois fermement.

FINETTE.

Et sur sur quoi fondes-tu ce beau raisonnement ?

HECTOR.

Sur quoi ?... tiens, le voici. D'abord, lorsque l'on aime,
On ne peut le cacher, on se trahit soi-même ;
Et souvent tes soupirs ... Suffit ; je veux garder
L'avantage sur toi.

FINETTE.

Pour te dissuader,
Je n'aurais qu'un seul mot, un seul mot à te dire ;
Mais ce serait, méchant, de chercher à détruire
Ta chère illusion.

HECTOR.

Je ne sais pas encor
Le motif qui retient l'aveu de ce transport ;
Mais je vois clairement que ta belle maîtresse
A pour mon maître aussi pareil fond de tendresse.
Toute deux vous gardez un silence obstiné,
Et, malgré vos efforts, moi, j'ai tout deviné.

FINETTE, *à part.*

Le coquin a raison ; mais il faut le lui taire.
(*Haut.*)
Vous ne savez pas tout, heureux imaginaire.

HECTOR.

A trouver le secret bientôt je parviendrai;
Oui, quoique vous fassiez, je le découvrirai.

FINETTE, *bas à l'oreille.*

Mais prends garde, sur-tout, qu'avant ce grand ouvrage,
Finette n'ait formé quelque autre mariage.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je te cherche, Finette.....

FINETTE.

Et moi je veux vous voir.

LE COMTE.

Je viens te demander.....

FINETTE.

Vous allez tout savoir.

LE COMTE.

Mais avant tout, dis-moi, car je brûle d'apprendre.....

FINETTE, *bas.*

Il faut de la prudence, Hector peut nous entendre.

LE COMTE.

Hector, laisse-nous.

HECTOR, *étonné.*

Bon!

FINETTE.

Vas, vas te promener.

HECTOR.

L'avis est salutaire !... il me fait frissonner.
Eh quoi ? déja Finette.....

LE COMTE.

Eh bien donc, entends-tu?

HECTOR, *à part.*

Je ne m'attendais pas à cet autre impromptu.

FINETTE, *riant.*

Vas donc, Hector.

HECTOR.

Eh ! mais....

LE COMTE.

Faut-il vous le redire !

HECTOR.

Ah ! de grace, monsieur.....

FINETTE, *à part.*

Je ris de son martyre.

LE COMTE, *étonné, à Hector.*

Que me demandez-vous ?

HECTOR.

Ecoutez un moment.
Pourquoi désespérer un malheureux amant ?
Que ferez-vous, monsieur, d'une telle conquête ?

LE COMTE.

De qui me parle-t-il ?

HECTOR.

Et moi j'en perds la tête.

C'est tout au plus chez vous un caprice léger ;
Si vous ne l'estimez , daignez me ménager.
J'aimerais mieux, monsieur , qu'on me cassât un membre,
Plutôt que d'usurper mes droits à l'antichambre.
Ne vous préparez pas le pénible regret
D'avoir pris des lauriers sur le front d'un valet.

LE COMTE.

Je crois que le maraud veut parler de Finette.

FINETTE, *bas au Comte.*

Tout justement, monsieur. Il a l'ame inquiète
Du secret qu'à l'instant j'allais vous révéler.
(*Haut.*)
Par un lâche soupçon il craint de s'en aller ;
Mais nous pouvons ici le laisser à son aise.

LE COMTE, *en colère.*

Quoi, pour rester céans, faut-il donc qu'il lui plaise ... ?

FINETTE.

Ne vous emportez pas ; nous serons mieux ailleurs.
Passons dans le salon ; là , pour sécher ses pleurs ,
Nous nous enfermerons à la clef, et de sorte
Que l'on n'entendra rien, même auprès de la porte.
J'ai dessein de vous dire un projet sérieux
Dont l'exécution veut que nous soyons deux..

LE COMTE, *à Hector.*

Je veux plus de respect, et plus d'obéissance,
Ou je saurai punir cet excès d'insolence.
(*Il sort avec Finette.*)

SCÈNE XIII.

HECTOR, *seul, répétant les derniers mots de Finette.*

« J'ai dessein de vous dire un projet sérieux,
« Dont l'exécution veut que nous soyons deux ».
S'enfermer à la clef, et s'enfermer de sorte
Que l'on n'entendra rien, même auprès de la porte......
Oh! ma foi c'est trop clair, je suis.... je suis un sot!...
Je ne m'étonne plus s'il promet une dot
A ce serpent maudit que ma folle cervelle
Chérit encore, malgré qu'il me soit infidèle.....
Après tout, j'ai grand tort de tant me tourmenter,
Cet état n'offre rien qu'on doive redouter;
On sait ce que l'on est, eh bien! on vit tranquille,
Et pour s'en désoler il faut être imbécille.
....
....
Cependant convenons qu'à cet air aguerri,
A ce froid désespoir, j'ai bien l'air d'un mari.....
Quelqu'un vient,.. c'est madame,.. il faut que je l'instruise...
Un moment; je ferais peut-être une sottise :
Car enfin s'il est vrai que je sois.... détesté,
Mes plaintes, mes clameurs, et ma vivacité,
Ne pourront rien changer, et m'empêcher de l'être;
J'exciterais de plus le courroux de mon maître,
Et je pourrais fort bien perdre, dans mon malheur,
Finette, son amour, ma place, et mon honneur.
Feignons, et par la ruse....; ah! l'excellente idée!...
Oui, si cette faveur pouvait m'être accordée....

SCÈNE XIV.

HECTOR, ARAMINTE.

ARAMINTE, *rêvant, sans voir Hector.*

Pour ne plus y penser je fais un vain effort.

HECTOR.

Madame, je venais....

ARAMINTE, *l'apercevant, à part.*

Il se pourrait qu'Hector,
Ce valet confident des secrets de son maître,
Servît à mes desseins.

HECTOR, *à part.*

Si je sais m'y connaître,
On s'occupe de nous.

ARAMINTE.

Ah ! c'est vous, mon ami.

HECTOR.

Prêt à servir madame. (*à part.*) Allons, plus affermi,
Je puis tout obtenir.

ARAMINTE, *à part.*

Comment dois-je m'y prendre?

HECTOR, *avec ménagement.*

Madame, je venais vous prier de me rendre
(*Il s'aperçoit que ce mot la blesse.*)
Un service,.... ou plutôt m'accorder la faveur
De laquelle aujourd'hui dépend tout mon bonheur.

ARAMINTE.

Parlez.

HECTOR.

Oui, vous pouvez me racheter la vie.

ARAMINTE.

Vous m'effrayez.

HECTOR.

Je sens une mortelle envie
De savoir si Finette a pour moi quelque goût.

ARAMINTE.

Après.

HECTOR, *à part.*

Puisqu'on m'écoute, il faut aller au bout.
(*Haut.*)
Et si jusques à moi, madame veut descendre,
De ce cabinet-là je pourrai tout entendre....

ARAMINTE, *à part.*

Fort bien. (*Haut.*) Me compromettre en servant votre amour!

HECTOR.

Mais, madame, ce n'est qu'un innocent détour.

ARAMINTE.

Je le sais ; mais ailleurs cherchez qui vous protège ;
Je ne puis approuver un semblable manège.

HECTOR.

Madame, pardonnez, si, faute de savoir....

ARAMINTE.

Je ne vous en veux point.

HECTOR.

Hélas ! au désespoir
Me voilà condamné!

ARAMINTE.

Quoi, cette bagatelle. . . .

HECTOR.

Peut me tuer, madame : ah! Finette est si belle!

ARAMINTE.

En y réfléchissant, je vois que ce projet
N'est qu'un jeu. Je vous crois un assez bon sujet;
On peut s'intéresser à ce qui vous regarde.

HECTOR.

Madame, assurément...

ARAMINTE.

Mais sur-tout prenez garde
De paraître trop tôt, ou de vous découvrir
Avant que d'être sûr. . .

HECTOR.

Mais je l'entends venir.
Sur ma discrétion ne craignez rien, madame.
(Il va se cacher dans le cabinet.)

SCÈNE XV.

ARAMINTE *seule.*

Cachons adroitement le trouble de mon ame.
De tout ceci j'augure un heureux dénouement.
Si Finette en ce lieu s'explique ouvertement,
D'un difficile aveu je m'épargne la honte,
Je gagne la gageure, et peut-être le comte...

SCÈNE XVI.

ARAMINTE; FINETTE; HECTOR, *caché.*

ARAMINTE.

J'étais près de sonner; mais, puisque te voici...

FINETTE, *à part.*

Quel heureux changement! et quel ton radouci!

ARAMINTE.

Hector était ici lorsque j'y suis entrée ;
De tout ce qu'il m'a dit j'ai l'ame encore navrée.

FINETTE.

Pourquoi donc?... Ah! je vois tout ce qu'il vous a dit;
Sans doute il a parlé de ce transport subit...?

ARAMINTE.

Non, pas précisément; il m'a dit, au contraire,
Que Finette n'a plus le secret de lui plaire;
Que, de ses longs refus à la fin rebuté,
Auprès d'un autre objet son cœur s'est arrêté;
Qu'il l'aime, en est aimé, qu'en un mot il l'épouse;
Et, craignant quelque excès de ta fureur jalouse,
Il venait me prier de t'apprendre pour lui
Ce courageux dessein, qu'il remplit aujourd'hui.

FINETTE.

Si le traître jamais...

HECTOR, *à part.*

Bravo!

FINETTE, *à part.*

Mort de ma vie!

J'allais me découvrir. C'est une trame ourdie
Pour me faire avouer. Feignons à notre tour.

ARAMINTE.

Finette, craindrais-tu de perdre son amour?

FINETTE.

Son amour!...

ARAMINTE.

Il n'a donc aucun droit sur ton ame?

FINETTE.

Pas seulement l'espoir. Je vous l'ai dit, madame;
De grace, tarissons sur ce mince sujet,
Et c'est assez, je crois, parler de ce valet:
Il m'intéresse peu. Je venais vous remettre
Un papier, un billet, ou, je crois, une lettre,
Que de la part dn Comte on venait d'apporter.

ARAMINTE, *vivement.*

Du comte de Montfort!...

FINETTE.

Je venais m'acquitter
De ma commission.

ARAMINTE, *lui arrachant la lettre.*

Une lettre du Comte!...
Peut-être exige-t-elle une réponse prompte.
L'insipide lenteur!

FINETTE.

J'ignorais...
(*Bas, au Comte, qui entre dans le fond.*)
Doucement...

SCÈNE XVII.

Les précédens; LE COMTE, *écoutant dans le fond.*

LE COMTE, *bas, à Finette.*

Chut!... j'y suis.

FINETTE, *à part.*

Je la tiens.

HECTOR.

J'enrage.

FINETTE.

C'est charmant!...

ARAMINTE, *lisant.*

« Par un rapport de convenance,
« J'unis mon sort à l'existence
« De l'estimable objet que m'offre le hasard;
« Et sur ses pas l'hymen m'entraîne.
« Je m'unis aujourd'hui, demain serait trop tard.
« Afin de mieux serrer la chaîne
« Dont bientôt je serai lié,
« J'attends la main de l'amitié. »

Est-il vrai?... Qu'ai-je lu?... L'ingrat!... Il se marie!...

FINETTE.

On dit que cet hymen aujourd'hui se publie.

ARAMINTE.

Aurais-je dû m'attendre à ce coup douloureux?...
C'en est fait, plus d'espoir... il forme d'autres nœuds...
De mon aveugle amour voilà la récompense!

FINETTE, *à part.*

J'ai gagné!

LE COMTE, *à part.*

Quel bonheur!

HECTOR, *apercevant le Comte.*

Mon maître!...

FINETTE, *à part.*

Patience.

(*Haut.*)

Ah! monsieur de Montfort, sans vous épouvanter,
Aux sarcasmes d'usage il faut vous apprêter.
Vive les unions! j'aime qu'on se marie;
C'est un... heureux de plus; quel sort digne d'envie!

HECTOR, *à part.*

Pour laquelle des deux mon maître est-il ici?

FINETTE, *à part.*

Vous parlerez, madame, et j'aurai réussi.

(*Haut.*)

Allons, le gros bouquet, les gants blancs, le carrosse...
Que j'aurai de plaisir à danser à sa noce!

ARAMINTE.

Finette, votre joie insulte à ma douleur.

LE COMTE, *à part, apercevant Hector.*

Que fait là ce maraud?

FINETTE.

Comment? sur votre cœur
Il n'a pas, dites-vous, le plus léger empire.

HECTOR, *à part.*

Je crains un double emploi.

LE COMTE, *à part.*

Dieux ! que va-t-elle dire?

ARAMINTE.

Dans ma fatale erreur, hélas ! je m'en flattais;
Mais je vois à présent combien je m'abusais.

FINETTE.

Vous l'aimez donc, madame?

ARAMINTE.

Il n'est plus temps de feindre;
Vainement aujourd'hui je voudrais me contraindre.
Apprends que cet hymen comble mon désespoir...
Ah, Finette! un instant que je puisse le voir.
Dis-lui qu'il va signer le malhenr de ma vie;
Que je l'aime, en un mot, et qu'il me sacrifie.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

ARAMINTE; FINETTE; LE COMTE; HECTOR, *sortant du cabinet.*

LE COMTE.

Combien je suis heureux!

ARAMINTE, *étonnée.*

Que vois-je?.. est-ce une erreur?..

HECTOR, *à Finette, se jetant à ses genoux.*

Je reconnais mes torts; pardonne-moi, mon cœur.

FINETTE, *étonnée.*

Hector !... Quoi, tous les deux...

LE COMTE.

J'attends ma grace entière.

HECTOR.

De tes pieds humblement je baise la poussière.

ARAMINTE.

Mon aveu... ma douleur...

LE COMTE.

Oui, j'ai tout entendu.

HECTOR, *se levant.*

Calme-toi; ton Hector pour toujours t'est rendu.

LE COMTE.

Un mot peut expliquer ce qui semble un problême :
Je dois à mon amour cet heureux stratagême.

ARAMINTE.

Je le crois...

FINETTE.

Ah, messieurs, vous nous espionnez !...

LE COMTE.

Mais, au moins, dites-moi que vous me pardonnez.

ARAMINTE.

J'y consens.

FINETTE.

(A Hector.) *(A Araminte.)*
Je fais grace... Ah, mon Dieu !.. la gageure ?..

ARAMINTE.

C'est moi qui l'ai perdue; et, loin que j'en murmure,
Je prétends la doubler.

FINETTE.

A propos... le serment?...

ARAMINTE.

Tient-il contre nos cœurs?

FINETTE.

Le détour est charmant.

LE COMTE.

Je triple la gageure.

HECTOR.

Elle augmente à mesure.
(*Il crie.*)
Fort bien; c'est à l'enchère. Au triple, la gageure!...
C'est dit;... c'est entendu?... tout est bien arrangé?...
Personne ne dit mot?... En ce cas, adjugé.

FIN.

Pièces de Théâtre qui se trouvent chez le même Libraire.

Une Soirée de Deux Prisonniers, ou Voltaire et Richelieu, comédie en un acte, mêlée de vaudev., par MM. D*** et D***. 1 fr. 20 c.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou le Procès de l'An X, Revue épisodique, vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou le Retour à la Piété Filiale, vaudeville en un acte, par Ernest et Bourguignon. 1 fr. 20 c.

Emilie, ou les Femmes, vaudeville en un acte, par Dubois. 1 fr. 20 c.

Moliere chez Ninon, ou la Lecture du Tartufe, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Riquet à la Houpe, opéra-pantomime-féerie en trois actes. 75 c.



Maurice-Descombes, Jean
Charles Francois
Les consolateurs